LE DEMOCRATE.

LA CALOMNIE,

HISTOIRE RACONTEE PAR UN MAITRE D'ECOLE.

A toi, ma douce compagne, ce récit du maître d'école que nous avons entendu ensemble, dans l'heureuse solitude où nous nous sommes tant aimés.

J'habitais, il y a quelques années, un village dont le maître d'école était un prêtre, homme excellent et causeur aimable. Lorsqu'il avait dit sa messe, terminé ses leçons et son service d'église, et, le cas échéant, confessé quelques pénitents, il aimait à visiter les petits propriétaires et les paysans des environs, et là, bientôt, un cercle nombreux et empressé se formait autour de lui. Comme c'était un homme pieux et pacifique, tous ses discours respiraient la piété et la paix. Or, un soir que j'étais présent, et qu'à son grand déplaisir on s'était mis à médire du prochain, le bon maître d'école commença ainsi :

"Mesdames, c'est une très vilaine chose que de médire du prochain. On le fait sans y prendre garde, et celui qui médit ce soir ne s'en souviendra peut-être plus demain ni jamais Cependant la médisance fait son chemin; elle ruine un homme dans sa fortune, une femme dans son honneur; quelquefois même elle tue, et les regrets tardifs sont impuissants à réparer le mal qu'elle a fait. C'est bien pis encore de la calomnie.

"Dans une ville que je ne vous nommerai pas, parce qu'elle vous est inconnue, et que je vous nommerais bien moins encore si vous la connaissiez, vivait autrefois une jeune fille appelée Francesca, noble, belle, et née d'une opulente et puissante famille. Mais, par suite des guerres de partis qui ensanglantaient les temps où elle naquit,— grand malheur pour un pays, mes enfants, que ces guerres de partis et ces inimitiés!— tous les siens, qui appartenaient au parti vaincu, son père, son aïeul, ses oncles, ses frères avaient été tués dans des combats livrés à leurs adversaires, ou bien ils étaient tombés sur la place publique, victimes des fureurs populaires, ou ils avaient péri par le dernier supplice, ou ils étaient morts en exil. Francesca était ainsi restée seule et sans appui avec sa mère, devenue veuve, et réduite à la pauvreté. Je vous laisse à penser sous quelles tristes impressions avait grandi la jeune fille Ni fêtes, ni jeux, ni ces riantes toilettes qu'elle aurait si bien portées; ni compagnes, ni amies, car la peur les avait éloignées.

"La mère et la fille vivaient donc seules. Le plus souvent la mère pleurait, et la fille, quand elle ne pleurait pas avec sa mère, travaillait à l'aiguille ou filait, ou bien encore elle lisait quelque vieux livre de dévotion, quelque chronique ou quelque légende, et puis elle retrouvait sa mère pleurant et s'arrêtait à voir couler ses larmes. La vie de Francesca n'était pas, pourtant, aussi désolée que vous pourriez le penser. Elle n'avait connu ni son père, ni ses frères, puisqu'elle était encore au berceau lors de la ruine de leur fortune; et, sans compter que la douleur est moins amère à ceux qui n'ont pas connu la joie des heureux jours, il faut reconnaitre que le bonheur circule et vit dans le sang même de la première jeunesse. C'était, par exemple, un beau jour de printemps, et Francesca sortait de grand matin, accompagnée d'une pauvre servante, pour aller cueillir un beau bouquet de violettes; ou bien elle achetait un chardonneret qu'elle élevait avec amour et qui devenait le compagnon de sa solitude; ou bien enfin, bonne qu'elle était autant que belle, elle trouvait moyen, dans sa pauvreté, de secourir un plus pauvre qu'elle, et la reconnaissance de l'obligé durait moins que le bonheur qu'elle retirait de son acte charitable. Et puis, ce n'était pas tout, car il faut pourtant que je vous le dise : à peine avait-elle seize ans, qu'elle se sentit tout à coup bien autrement consolée qu'elle ne l'avait été par ses violettes, par son chardonneret, et même par ses aumônes.

"A vous, qui avez de l'expérience, je n'ai pas besoin d'expliquer ce que c'é[illegible]it. Je vous dirai seulement le nom du [illegible] homme qui la vit par hasard, un [illegible] faisait sa récolte matinale [illegible]ries en fleur. Bien qu'elle [illegible] tristement vêtue, Man[illegible]it le jeune homme) [illegible]té, et le lendemain [illegible] jours, et long[illegible] elle eut repris [illegible]atin, il la re[illegible] plus belle; [illegible]ujours à la [illegible] adresser [illegible]ssi, un [illegible] appar[illegible]amille [illegible]erres [illegible]

[illegible]en, et que c'était sans doute un châti[illegible] de la colère céleste, parce qu'il [illegible]té entraîné à la guerre sainte par [illegible] intéressées; il concluait en de[illegible] Francesca lui conservât [illegible]é la foi qu'elle lui [illegible]

[illegible]té, trouvèrent, [illegible]casion de lui [illegible] moine qui [illegible]tre pleine [illegible], au bas [illegible]t à Man-

reux, et c'est ce qui advint à Manfred.

"Figurez-vous maintenant ce qu'est l'amour d'un pauvre désœuvré, dont la vie tout entière est absorbée par une seule pensée. Cet amour-là ne ressemble pas à celui des jeunes gens que les plaisirs entraînent, qui trouvent une distraction dans les affaires publiques ou dans leurs affaires privées. En un mot, Manfred était un amoureux fou; et remarquez que ce n'est pas seulement dans les choses de peu d'intérêt pour lui qu'il se montrait déraisonnable, c'était aussi et surtout dans celle qui était sa vie même, je veux dire son amour. Plût à Dieu qu'il eût suivi mon système, qui est de parler aujourd'hui à la jeune fille, demain aux parents, et, le prochain dimanche, au curé pour les publications! Et pour dire vrai, c'est ce qu'attendaient de lui et la fille profondément touchée de son amour, et la mère qui, avertie par la servante, n'avait pas été sans s'apercevoir elle-même, moins encore de l'amour de Manfred que de la bonne volonté que mettait sa fille à se laisser aimer. Si Manfred avait demandé la main de Francesca, c'est avec une grande joie qu'elle lui eût été accordée. Il est vrai qu'il était pauvre et pas en voie de faire fortune, mais Francesca était pauvre aussi et vivait comme une recluse, et la mère n'était pas de celles qui prétendent marier leurs filles pauvres à des maris riches, et qui, grâce à cette prétention, les font mourir vieilles filles.

"Vous pouvez imaginer à présent si Manfred fut un sot de ne pas faire tout de suite sa déclaration à la mère et à la fille. Loin de là, il commença par se jeter dans des réflexions absurdes, à raisonner comme si Francesca était une princesse et dans une condition supérieure à la sienne. "Ce serait un trop grand mal-"heur, se disait-il, que cette jeune fille "si bonne, si belle, si charmante, devint "la femme d'un homme pauvre comme je "le suis, sans appui, sans espérances; et "ce qui est pire encore que de n'être "rien, c'est que je n'ai tenté jusqu'ici "aucun effort pour devenir quelque "chose. Pourtant j'ai vingt ans accom-"plis, et combien d'autres qui, à cet âge, "ont déjà fait ou refait leur fortune, con-"quis un nom ou illustré celui de leurs "aïeux? Pourquoi ne les ai-je pas imi-"tés?"

"Bientôt Manfred se laissa tellement dominer par ces sombres idées, qu'il résolut d'aller en terre sainte Comme vous l'avez entendu raconter, sans doute, il se faisait alors dans ce pays de grandes guerres contre les Turcs, qu'on appelait les Infidèles. Ces guerres étaient réputées saintes; on y combattait sous l'étendard de la croix, et il n'est pas une des familles de nos seigneurs ou de nos princes qui n'ait vu quelqu'un des siens mourir dans ces glorieux combats. Il faut dire pourtant aussi que beaucoup allaient en terre sainte dans l'espoir d'en rapporter fortune et renommée, et je dois avouer que Manfred était de ces derniers.

"Après avoir pris cette belle résolution, il prit aussi celle de s'expliquer enfin avec Francesca et avec sa mère. Il se présenta donc chez elles, au risque d'une entrevue qui devait enflammer encore son amour et celui de la jeune fille, et leur fit part de son étrange projet. Je crois que ces dames, par les raisons que j'ai dejà dites, auraient de beaucoup préféré qu'il ne leur parlât ni de terre sainte, ni de gloire, ni d'avenir. Mais, soit honte de se montrer plus empressées que lui, soit dépit, soit émotion, soit enfin parce que ces lointaines entreprises plaisaient à l'imagination des femmes de ce temps, la mère loua Manfred de sa détermination, la fille se tut, et lui les quitta pour faire ses préparatifs de départ. Les apprêts ne furent pas longs; il prit ses armes et son cheval, le plus net de ce qu'il possédait, et confia le reste à un vieux serviteur qui l'avait élevé. Quant à la croix d'or qu'il tenait de sa mère, et qui lui était non pas chère mais sacrée, il la remit à Francesca, en la priant de la porter tant que la nouvelle de sa mort ne lui serait pas parvenue, ou cinq ans au moins, en souvenir de son amour. La jeune fille suspendit, en pleurant, la croix à son cou, et donna en échange à son amant un mouchoir brodé de sa main; après quoi Manfred partit.

"Deux années s'écoulèrent, et comme les postes n'étaient pas organisées alors, et que les lettres ne se transmettaient pas avec la même facilité qu'aujourd'hui, les deux amants ne reçurent l'un de l'autre aucune nouvelle. Au bout de ce temps, enfin, et par l'intermédiaire d'un pèlerin qui, visitant tous les lieux saints, devait venir de Jérusalem à Rome, Manfred écrivit quelques mots à Francesca et à sa mère. Il leur disait qu'il était arrivé sain et sauf en terre sainte, où il bataillait de son mieux; qu'il avait déjà tué de sa main bon nombre d'infidèles et mérité souvent les éloges de ses compagnons. Quant à la fortune, il espérait et attendait toujours. Il ajoutait pourtant que là aussi ce n'étaient que partis et luttes scandaleuses des chefs entre eux; que celui-là faisait mal son chemin qui n'était ni fourbe ni courtisan; qu'il craignait, en conséquence, de ne pas faire le [illegible]en, et que c'était sans doute un châti[illegible] de la colère céleste, parce qu'il [illegible]té entraîné à la guerre sainte par [illegible] intéressées; il concluait en de[illegible] Francesca lui conservât [illegible]é la foi qu'elle lui [illegible]té, trouvèrent, [illegible]casion de lui [illegible] moine qui [illegible]tre pleine [illegible], au bas [illegible]t à Manfred qu'elle lui serait fidèle, non-seulement jusqu'au terme fixé, mais tant qu'elle vivrait; elle ajoutait que, quoiqu'il pût advenir, soit qu'elle mourût avant, soit qu'elle mourût après lui, elle emporterait dans la tombe un cœur qui n'aurait appartenu qu'à lui seul.

"Cependant Francesca avait atteint ses dix-huit ans; elle était dans tout l'éclat de sa beauté, et ni ses pauvres toilettes ni sa vie retirée ne purent longtemps la soustraire aux regards avides des jeunes gens de la ville. L'un d'eux, noble et riche, appartenant à une famille puissante, et s'il était moins beau que Manfred, il rachetait cette infériorité par les charmes de ses manières aimables et brillantes. Il vit Francesca, l'admira et l'aima à sa manière, qui est aussi la mienne, parce qu'il pensa tout de suite au mariage. Raimbault (ainsi s'appelait notre jeune amoureux) était un de ces hommes qui ne sont ni tout bons ni tout mauvais, et qui probablement seraient tout bons, s'ils n'avaient été gâtés par un bonheur trop constant. Pour épouser une jeune fille sans fortune, dernier débris d'une famille proscrite et humiliée, il avait à faire taire d'abord sa propre ambition, puis à vaincre les obstacles qu'il devait rencontrer de la part de sa famille. Cependant telle est la puissance de l'amour que sa résolution fut bientôt prise, et qu'il ne tarda pas non plus à obtenir le consentement de ses parents. Il crut alors que c'était, comme on dit, une affaire faite; et comment aurait-il douté, en effet? Pouvait-il lui venir à la pensée que la mère si malheureuse et si délaissée lui refuserait sa fille, à lui puissant et riche, ou que la fille, qui vivait dans le plus complet isolement, était déjà liée par des serments d'amour?

"Comme c'était un homme d'un caractère tout opposé à celui de Manfred, et qu'il n'aimait à perdre son temps ni en réflexions ni en démarches inutiles, il n'avait pas voulu se présenter chez ces dames, tant qu'il n'avait pas été certain du consentement de sa famille; mais dès qu'il l'eût obtenu, il pensa qu'il serait reçu non comme un homme, mais comme un ange descendu du ciel pour les sauver, et il se complaisait à l'avance dans cette pensée de sa propre générosité et de leur reconnaissance. Jugez, après cela, s'il resta stupéfait, lorsque, ayant exposé sa demande, une sorte de surprise muette et presque dédaigneuse fut la seule réponse qu'il reçut de la mère et de la fille. Sa première idée toutefois fut d'attribuer cet accueil à une fausse modestie; et, voulant leur laisser le temps de la réflexion, il leur dit, en termes assez embarrassés, qu'il ne voulait pas précipiter les choses, et qu'il reviendrait le lendemain; puis il les salua.

"Quand il fut sorti, la mère et la fille tinrent conseil, si l'on peut donner ce nom à une délibération où l'une des parties apportait une résolution déjà prise et inébranlable, où l'autre ne voulait point paraître moins résolue. Toujours est-il, cependant, que la mère commençait à se laisser aller à quelques hésitations, soit qu'elles lui fussent dictées par sa tendresse pour sa fille, tendresse qui dominait chez elle tous les autres sentiments, et même sa haine contre le parti de ses persécuteurs. Non pas que cette tendresse, profonde et sincère comme elle l'était, et préoccupée seulement du bonheur de sa fille, lui fit chercher ce bonheur là où il n'aurait pas existé pour Francesca; non, elle ne ressemblait pas en cela à beaucoup d'entre vous qui, lorsque vous donnez vos filles à des maris, faites choix de ces maris comme si c'était pour vous et non pour elles La mère soumit donc à sa fille quelques observations. Elle ne l'engageait pas à violer le serment fait à Manfred, ce qu'elle aurait regardé comme un grand péché; mais elle lui conseillait de ne pas ajourner à cinq ans sa réponse à la demande de Raimbault, ne sachant pas ce qui pourrait arriver dans l'intervalle. Tout ce qu'elle put dire fut peine perdue, comme on va le voir; car la jeune fille lui répondit, avec toute l'énergie dont elle était capable, qu'alors même qu'elle n'aurait pas connu Manfred, elle n'aurait jamais épousé Raimbault, et que si, après avoir reçu une offre de mariage, non pas seulement de Raimbault, mais du plus grand prince de la terre, il lui était arrivé de rencontrer et de connaître Manfred, c'est lui seul qu'elle aurait voulu pour mari, etc., etc. La tendre mère ne pensa plus qu'à lui épargner la peine de revoir Raimbault. Elle envoya donc Francesca le lendemain chez une bonne vieille, leur voisine, afin d'être seule pour recevoir le jeune homme, et lorsque celui-ci se présenta, elle mit toutes les formes possibles à lui signifier son congé.

"Si je vous ai bien dépeint le caractère de Raimbault, vous aurez compris que la passion de l'orgueil dominait encore chez lui celle de l'amour, et vous jugerez facilement de sa déconvenue. Il était malheureux d'avoir été repoussé par la jeune fille; mais il l'était surtout d'avoir à fournir des explications à sa famille et à ses amis, auxquels il s'était empressé de faire la confidence de son amour; et, ne voulant pas laisser croire que ses hommages avaient été dédaignés, il déclara que c'était lui qui n'avait pas voulu s'engager par un mariage. Il commença par dire qu'en voyant Francesca de plus près, il l'avait trouvée beaucoup moins belle qu'il ne se l'était imaginé; et, comme ce prétexte paraissait tout à fait invraisemblable, il ajoutait qu'en causant avec elle, il avait reconnu qu'elle manquait d'esprit. Ce motif n'étant pas mieux accepté que le précédent, il crut devoir changer de tactique. Il se retrancha dans un certain air mystérieux; et, par ce silence significatif, qui est plus perfide que les paroles, il donna à entendre qu'il avait ses raisons pour ne pas pousser les choses jusqu'au mariage; qu'il aurait dépendu de lui, d'ailleurs, de s'épargner cette formalité, mais qu'il n'avait pas de goût pour les amours trop faciles; qu'il ne savait pas enfin quelle malencontreuse idée lui avait passé par la tête lorsqu'il avait commis la sottise de s'intéresser à ces dames, qui ne valaient pas mieux, à vrai dire, que les autres membres de leur famille, justement proscrits et condamnés il y avait quelque vingt ans.

"Tant est-il que de propos en propos et de mensonges en mensonges, il finit par insinuer très-clairement qu'ayant la jeune fille pour maîtresse, il ne tenait plus à l'avoir pour femme. Il fut servi dans cette odieuse machination par la servante de ces pauvres dames, qui, regardant comme impossible qu'un si riche et si puissant seigneur fût repoussé par sa jeune maîtresse, l'avait suivi dans la rue, au sortir de sa dernière visite, pour lui dire qu'il n'eût pas à se désespérer. En agissant ainsi, elle ne pensait pas à mal; elle voulait voir seulement à renouer les négociations rompues; et Raimbault, sous le coup du trouble et de l'émotion qui l'agitaient en ce moment, ne lui avait répondu qu'en lui disant de venir le voir; ce qu'elle fit au bout de quelques jours.

(A continuer.)

VENTE D'EPAVES.

IL sera vendu par le soussigné, à la Maison de Cour de cette paroisse,

Samedi, le 4me jour de septembre prochain,

A 11 HEURES A. M.:

Un cheval gris,
Un cheval bai,
Une jument créole alezane.

TERMES ET CONDITIONS—COMPTANT.

J. L. DEMORUELLE.
Juge de paix du 9me Arrondissement.
Samedi, 21 août 1858.

AVIS

EST donné par ces présentes que Reason Cripps, administrateur de la succession de John Elliot, décédé, a déposé à la Cour du 9me District, dans et pour la paroisse de la Pointe-Coupée, son tableau de distribution des fonds de ladite Succession, et que si aucune opposition n'est faite au dit tableau dans les dix jours qui suivront la publication de cet avis, il sera homologué et approuvé par ladite Cour.

A. BONDY,
Greffier.
Pointe Coupée, 14 août 1858.

Mme AUBEL,

MODISTE

DE PARIS,

OFFRE respectueusement ses services aux Dames et aux Familles de cette Paroisse.

Mme AUBEL est domiciliée chez M. GUILLAUME KNAPS, au Chemin Neuf.

EPAVE.

A été arrêté le 20 de juillet, 1858, sur le chemin public vis-à-vis l'habitation de M. Ventress, Fausse Rivière, un bœuf noir, ayant les deux oreilles coupées, étampé sur la fesse droite I F I. Le propriétaire est requis de venir le réclamer en payant les frais conformément à la loi.

E. FOSSIER.
Aout, 7, 1858. Juge de paix.

EPAVES.

ONT été arrêtés le 8 juin '58, dans le bois, de rière l'habitation de S. A. Lacoste, à la Fausse Rivière, paroisse de la Pointe Coupée:

Un cheval gris, de quinze paumes de hauteur, âgé de dix à douze ans, aveugle de l'œil gauche, et étampé W C sur l'épaule gauche.

Un cheval sorrel, de quinze paumes de hauteur âgé de huit ou neuf ans, ayant une étampe indistincte à l'épaule gauche, la face blanche, le pied droit de devant et celui derrière, blancs, et ayant sur le dos des marques occasionnées par la selle.

Une jument créole, sorrel foncé, âgée de 2 ou 3 ans, ayant une étoile au front et le pied gauche de derrière blanc.

Les susdits chevaux n'ont pas d'autres marques visibles.

Le propriétaire des dits animaux est requis par le présent de venir les réclamer et les emmener en se conformant à la loi, sans quoi il en sera disposé comme elle prescrit.

J. L. DEMORUELLE,
Juge de Paix du 9me Arrondissement.
june19

C. G. HALE,

GEOMETRE INGENIEUR
ET
ARPENTEUR DE PAROISSE.

SE charge de la location de brevets de terres des Etats-Unis dans l'Etat du Missouri et le Territoire d'Iowa.

Il se charge aussi de la vente et de l'achat de terres en commission.

☞ M. HALE a le plaisir d'annoncer à ses amis et au public, que, ayant été duement nommé et commissionné Arpenteur de Paroisse pour la paroisse de la Pointe Coupée, par Son Excellence Robert C. Wickliffe, Gouverneur de l'Etat de la Louisiane, il offre ses services à ses concitoyens en cette capacité.

Son domicile est sur le bord du fleuve à quatre milles du Chemin Neuf. 10 av

Pointe Coupée, 3 avril-tds.

NEGRE MARRON EN PRISON.

A ETE ARRETE et conduit à la geôle de cette paroisse un nègre nommé STEPHEN, âgé d'environ 35 ans, se disant appartenir à Charles Monhallen, de la paroisse Franklin. Ledit nègre ne parle que l'anglais.

M. AGUILDARD, Geôlier.
Pointe Coupée, 31 juillet, 1858.

Dr Morse's Indian Root Pills.

DR. MORSE the inventor of MORSE'S INDIAN ROOT PILLS, has spent the greater part of his life in traveling, having visited Europe, Asia and Africa as well as North America—has spent three years among the Indians of our Western country—it was in this way that the Indian Root Pills were first discovered. Dr. Morse was the first man to establish the fact that all diseases arise from IMPURITY OF THE BLOOD—that our strength, health and life depends upon this vital fluid.

When the various passages become clogged, and do not act in perfect harmony with the different functions of the body, the blood loses its action, becomes thick, corrupted and diseased; thus causing pains, sickness and distress of every name; our strength is exhausted, our health we are deprived of, and if nature is not assisted in throwing off the stagnant humors, the blood will become choked and cease to act, and thus our light of life will forever be blown out. How important then that we should keep the various passages of the body free and open. And how pleasant to us that we have it in our power to put a medicine in your reach, namely, Morse's Indian Root Pills, manufactured from plants and roots which grow around the mountainous cliffs in Nature's garden, for the health and recovery of diseased man. One of the roots from which these Pills are made is a Rudcrlile, which opens the pores of the skin, and assists Nature in throwing out the finer parts of the corruption within. The second is a plant which is an expectorant, that opens and unclogs the passage to the lungs, and thus, in a soothing manner, performs its duty by throwing off phlegm and other humors from the lungs by copious spitting. The third is Diuretic, which gives ease and double strength to the kidneys; thus encouraged, they draw large amounts of impurity from the blood, which is then thrown out bountifully by the urinary or water passage, and which could not have been discharged in any other way. The fourth is a Cathartic, and accompanies the other properties of the Pills while engaged in purifying the blood; the coarser particles of impurity which cannot pass by the other outlets, are thus taken up and conveyed off in great quantities by the bowels.

From the above, it is shown that Dr. Morse's Indian Root Pills not only enter the stomach, but become united with the blood, for they find way to every part, and completely rout out and cleanse the system from all impurity, and the life of the body, which is the blood, becomes perfectly healthy; consequently all sickness and pain is driven from the system, for they cannot remain when the body becomes so pure and clear.

The reason why people are so distressed when sick, and why so many die, is because they do not get a medicine which will pass to the afflicted parts, and which will open the natural passages for the disease to be cast out; hence, a large quantity of food and other matter is lodged and the stomach and intestines are literally overflowing with the corrupted mass; thus undergoing disagreeable fermentation, constantly mixing with the blood, which throws the corrupted matter through every vein and artery, until life is taken from the body by disease. Dr. Morse's PILLS have added to themselves victory upon victory by restoring millions of the sick to blooming health and happiness. Yes, thousands who have been racked or tormented with sickness, pain and anguish, and whose feeble frames have been scorched by the burning elements of raging fever, and who have been brought, as it were, within a step of the silent grave, now stand ready to testify that they would have been numbered with the dead, had it not been for this great and wonderful medicine, Morse's Indian Root Pills.—After one or two doses had been taken, they were astonished, and absolutely surprised, in witnessing their charming effects. Not only do they give immediate ease and strength, and take away all sickness, pain and anguish but they at once go to work at the foundation of the disease which is the blood, Therefore, it will be shown, especially by those who use these Pills, that they will so cleanse and purify that disease—that deadly enemy—will take its fight of youth and beauty will again return, and the prospect of a long and happy life will cherish and brighten your days.

CAUTION.—Beware of a counterfeit signed A. B. Moore. All genuine have the name of A. J. WHITE & Co. All others are spurious.

A. J. WHITE & CO.,
Sole Proprietors, 50 Leonard Street, New York.

Dr. Morse's Indian Root Pills are sold by all dealers in Medicines.

☞ Agents wanted in every town, village and hamlet in the land. Parties desiring the agency will address as above for terms.

Price 25 cents per box, five boxes will be sent on receipt of one dollar, postage paid.

COLLEGE POYDRAS.

PAROISSE DE LA POINTE COUPEE.

LES EXERCICES de cette Institution commenceront le premier lundi de février.

Le cours des études comprendra toutes celles qui sont généralement enseignées dans les meilleurs colléges du pays, et une attention spéciale sera donnée à tout ce qui, dans le cours des études, peut avoir une importance particulière relativement aux affaires de la vie; de sorte que ceux qui auront pris leurs dégrés dans cette institution, posséderont, à leur entrée dans le monde, des connaissances pratiques, aussi bien que scientifiques.

La longue expérience du Surintendant actuel dans la carrière de l'enseignement, et les heureux résultats obtenus par lui, lui inspirent de la confiance, et lui donnent le droit d'assurer ceux qui voudront bien lui confier leurs enfants, qu'ils seront parfaitement satisfaits, et sous le rapport de l'étude et de l'avancement, et sous celui du confortable et du nécessaire physiques des élèves.

Nul Professeur ne sera employé comme aide s'il n'est reconnu comme étant parfaitement capable de remplir son mandat.

Les plus grandes facilités possibles seront réunies dans cette institution, pour hâter les progrès des élèves; outre tous les instruments et appareils de chimie, de philosophie et de physique, elle possède une bibliothèque choisie et complète.

Ce collége offre des facilités pour l'étude de la langue anglaise qui ne sont surpassées par celles d'acune autre instution du pays, étant située dans une peroisse où les deux langues sont parlées avec une égale facilité.

CONDITIONS.

Cours d'instruction, avec pension, blanchissage, etc., par an	$250,00
Cours d'instruction et demi pension, par an	200,00
Cours préparatoire, par an	50,00
Cours de Classiques	75,00
Honoraires de matricule, (pour Internes seuls)	10,00

A. W. JACKSON,
President.
Pointe Coupée, 30 janv-1 an.

G. W. SHAW & CO.,

Marchands - Commissionnaires,

No. 24, Rue POYDRAS, NLLE-ORLEANS.

AVIS

Pendant mon absence de l'Etat, M. E. Gérard, de la Nouvelle-Orléans, est chargé de me représenter dans tout ce qui a rapport aux affaires de l'habitation de la Grande Baie.

25 juin 1858.

A. L. MAHOUDEAU.

DOLBEAR'S

COMERCIAL COLLEGE.

NO. 106 CANAL STREET, NEW ORLEANS.

IS prepared to receive Ladies, Gentlemen and Youths throughout the Year.

There is now added a Mathematical Department including Arithmatic, Algebra, Geometry, Trigonometry, Surveying and Navigation (with practical use of instruments), under the direction of Professor Charnock. A Department for the English Language, under the direction of Professor M. B. McCarthy. A department for the French Language, directed by Prof. Raphael Viart. A department for the Spanish, directed by Prof. Alberto de Tornos. A department for the German, directed by Prof. Gustave Vidal; and a department for Phonography, (Short Hand) by Prof. Geo. Charnock.

The establishment is intended mainly for Adults and those whose time is very valuable, and it is so arranged that persons who wish to learn any of these languages, or other branches of medicine, can do so without waiting for other matters. None but the best and experienced Professors and Assistants will ever be engaged. There are nine apartments—a reception room elegantly fitted up for visitors, so that Pupils are never interrupted in their lessons; and an apartment for the pupils of each Professor, and also practicing rooms, so that pupils are taking the full course in any one of these branches can have ten hours' practice each day. All things will be taught as they should be practiced in business and every day life. The English, French, Spanish and German, are now the commercial languages of the world, and the social, scientific and literary languages of the greater part of Europe and America, and are now daily becoming more important to all persons. Pupils will be exercised daily in Reading, Writing and Speaking any language they may wish to learn.

TERMS—(Payable in advance).

Penmanship, (lessons not limited)	25 00
Book-Keeping, (double and single entry)	50 00
" single entry alone	25 00
To qualify Professional Teachers of Penmanship	100 00
Phonography (Short Hand)	25 00
MATHEMATICAL DEPARTMENT.	
Arithmetic per month	20 00
One lesson per day—(one hour is a lesson)	
Or full course	50 00
Algebra, per month	20 00
Or full course	50 00
Geometry per month	50 00
Or full course	50 00
Surveying per month	20 00
Or full course	60 00
Navigation (with practical use of instruments) per month	30 00
Or full course	75 00
LANGUAGE.	
To any of these languages, one lesson per day, 20 per month; two lessons per day, 30, do; or to learn to read, write, and also to speak a language grammatically (lessons not limited)	100 00
Those persons who already speak a language and wish to become good readers, and also to read and write it grammatically	50 00

Correct translations of Ancient or Modern Languages will be made at this Institution.

N. B.—Visitors and persons on business are desired to call from 8 to 9 A. M., 12 to 1, or 5 to 6 P. M.

No pains or expense will be spared to make all the Departments worthy of the confidence of the public. Strangers are referred to circulars for letters from

Gen. Andrew Jackson, late President of the United States; Hon. Martin Van Buren, late President of the United States; Hon. R. M. Johnson, late Vice President of the United States; Hon. A. B. Roman, late Governor of Louisiana; Hon. James C. Jones, late Governor of Tennessee; Hon. John Gale late Governor of Alebama; Maj. Gen. E. P. Gaines, late U. S. Army; Hon. John Bell, U. S. Senate; Rt. Rev. Bishop Miles, Tennessee; Rev. Dr. Chamberlain, late President of Oakland College, Miss. Or they can refer to—

Hon. Chas. Derbigney, C. Roselius, A. D. Crossman, and others, New Orleans, La.

☞ Good Board can be had at $5 per week.

RUFUS DOLBEAR.
Jan. 15. 106 Canal Street.

MECHANICS, INVENTORS, AND MANUFACTURERS.—Twelfth Year.—Prospectus of the SCIENTIFIC AMERICAN.

This work differs materially from other publications being an Illustrated periodical, devoted chiefly to the promulgation of information relating to the various Mechanic and Chemic Arts, Industrial Manufacturers, Agriculture, Patents, Inventions, Engineering, Millwork, and all interests which the light of practical science is calculated to advance.

The Scientific American is printed once a week in convenient quarto form for binding, and presents an elegant typographical appearance. Every number contains Eight Large Pages of reading, abundantly illustrated with original engravings—all of them engraved expressly for this publication.

Mechanics, Inventors, Engineers, Chemist, Manufacturers, Agriculturists, and people of every profession in life, will find the Scientific American to be of great value in their respective callings.

Reports of United States Patents granted are also published every week, including official copies of all the Patent claims. These claims are published in the Scientific American in advance of all other papers.

Much might be added in this Prospectus to prove that the Scientific American is a publication which every Inventor, Mechanic, Artisan, and Engineer in the United States should patronize; but the publication is so thoroughly known throughout the country that we refrain from occupying further space.

Its counsels and suggestions will save them hundreds of dollars annually, besides affording them continual source of knowledge, the experience of which is beyond pecuniary estimate.

TERMS OF SUBSCRIPTION— 1 50 a year, or 1 for six months.

CLUB RATES:

Five copies for six months	4 00
" " " twelve "	8 00
Ten " " six "	8 00
" " " twelve "	15 00
Fifteen " " " "	22 00
Twenty " " " "	28 00

For all clubs of twenty and over, the yearly subscription is only 1 40.

Post-pay all letters and direct to

MUNN & CO.,
jan15y 128 Fulton Street, New York.

AVIS AU PUBLIC.

Le public est prévenu de ne pas négocier ou prendre en paiement un certain billet daté le 1er août 1857, pour la somme de $150 00, payable à l'ordre d'Omer Guého, le 5 janvier 1859, signé par Savinien Pourciau.

La condition de ce billet n'ayant pas été remplie, je suis décidé de ne pas le payer.

SAVINIEN POURCIAU.

P. O. LEBEAU,

AVOCAT ET CONSEILLER.

OFFICE A LA

Maison de Cour, Pointe Coupée.